

XXIX

PÈRE ET FILS

Noël approchait. Quoique Marie-Louise fût fort triste de l'absence prolongée de l'Empereur, qu'il courût des bruits inquiétants sur ce qui se passait en Russie, elle se préparait à célébrer la fête à la mode de son pays, en décorant un arbre de joujoux, de bonbons, d'objets de toutes sortes, pour les enfants des dames de sa cour. Elle tâchait de détourner son esprit des sombres visions qui le hantaient, par la pensée de la joie que ces présents causeraient à ceux auxquels ils étaient destinés. Elle se plaisait à tirer de leurs boîtes et à les y remettre les ménages en porcelaine de Sèvres, les petits services à thé en argent, les régiments de fantassins et de cavaliers; elle donnait un sourire aux pantins et aux polichinelles, vêtus de satin et de velours, aux poupées aux yeux d'émail, pimpantes dans leurs robes garnies de dentelle. Elle-même désignait quelle serait la mignonne petite fille ou le joyeux petit garçon qui en deviendrait l'heureux possesseur. Elle se disait que l'année suivante, le petit Roi de Rome présiderait à cette distribution. Les moutons bêlants, les villages en bois, les fermières revenant du marché, les épées et les trompettes s'entassaient sur ses genoux. Pour quelques instants elle avait oublié l'hiver, la neige, le froid qui devait sévir si cruellement là-bas, et les souvenirs du temps béni où elle-même, avec ses frères et ses sœurs, se partageaient des trésors semblables, flottaient devant ses yeux.

Toute la soirée s'était passée dans cette occupation; il était onze heures et elle se préparait à se mettre au lit; Hector, qui était de service, somnolait dans l'antichambre précédant ses appartements. Tout à coup un bruit de pas